

26

1981

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 06/81

Imprimerie du Crestois
24400 Crest
Dépôt légal n° 06/81

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

*POUR QUE L'EVANGILE SELON THOMAS
TIENNE SES PROMESSES*

p. 3

COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS
LOGION 35

9

RECHERCHES

*PAROLES DE SRI NISARGADATTA MAHARAJ
APHORISMES*

16

22

*JACQUES PREVERT, le poète à l'âme d'enfant
SIMPLICITE ET CONTENTEMENT*

24

29

INITIATION A LA GRAMMAIRE COPTE

36

POESIE

38

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa* : Marsanne - 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	120,00 F
— Cahiers 1976	120,00 F
— Cahiers 1977	120,00 F
— Cahiers 1978	120,00 F
— Cahiers 1979	120,00 F
.. Cahiers 1980	120,00 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

POUR QUE L'EVANGILE SELON THOMAS TIENNE SES PROMESSES

La façon la plus sûre d'empêcher que les paroles de Jésus réalisent ce qu'elles promettent c'est de leur attribuer une valeur relative. Relative par rapport à qui ? à quoi ? relative par rapport à mon mental.

Mon mental a de bonnes raisons d'entraver les effets libérateurs du message. Si je me permets d'en évoquer quelques unes, c'est en pensant qu'elles peuvent se recouper avec les vôtres et permettre une vigilance accrue.

Je suis sollicité par tant et tant de choses que le temps dont je dispose encore pour approfondir les paroles de Jésus risque d'être réduit à la portion congrue. Jésus me convie au repas, mais toutes sortes de prétextes vont empêcher ce moment privilégié. Curieusement, le logion 64 qui fait état de cette invitation n'a pas moins de 44 versets. C'est le plus long de tous comme si les raisons de repousser ce cœur à cœur étaient innombrables, et comme si mon imagination, pour en créer de nouvelles, se révélait intarissable. Je suis invité à boire à la source de vie, je le suis d'une façon permanente car Jésus tient table ouverte jour et nuit. Or mon mental s'ingénie à multiplier les obstacles comme si les besognes du quotidien, celles que je dois assumer et celles que j'imagine, ne me laissaient aucun répit.

Si maintenant je prends conscience des éléments qui sont en jeu, d'une part la parole libératrice, et, d'autre part des prétextes pour justifier mon choix et mon abandon, alors j'ai de quoi rougir de honte et mourir de confusion. Effectivement, chaque fois que je suis le parti du mental contre l'invitation au repas de Jésus, chaque fois je choisis la mort au lieu de la vie, chaque fois j'obéis à l'instinct de mort au lieu d'obéir à l'instinct de vie car

le propre du mental et de ses productions est d'être mortel : or le mental propose sa marchandise de pacotille comme contrepartie du repas qui engendre la vie. « Le temps c'est la mort », disait Krishnamurti. La mort commence à la naissance et durant 50, 70, 80 ans, tous les instants, toutes les respirations sont autant de morts successives.

Jésus m'invite à aller au-delà de ce parcours dérisoire pour rejoindre mon Etre. Inengendré, il était, il est, il sera. C'est du reste mon mental qui conjugue au passé, au futur. Il voit le devenir en fonction de son passé. Et, par peur de manquer de temps pour faire tout ce qu'il imagine avoir à faire et devoir faire, il ne laisse pas au Soi la possibilité d'intervenir et d'instaurer la Vie dans le camp de la mort.

Mon mental fait ainsi de l'obstruction en amoncelant des cadavres. Il est mort, qu'il s'occupe donc des morts ! Hélas ! sa prétention va plus loin. Il ne se contente pas d'empêcher la Vie ; là où elle commence à se développer, il met tout en œuvre pour la faire avorter ou pour en retarder le plus longtemps possible l'éclosion. Et c'est dans ces opérations homicides et corruptrices qu'il révèle l'aspect le plus insidieux de son comportement. Il va s'ingénier à semer le doute sur l'aboutissement possible de ma recherche. Voici quelques obstacles qu'il dresse sur le chemin.

— L'exégèse et l'histoire ont trituré le texte et n'ont réussi qu'à accumuler les contradictions.

— Tant d'autres se sont engagés dans cette quête dont l'enthousiasme du début s'est vite refroidi ; il est donc normal de céder au découragement.

— Un texte qui ne se situe pas dans une tradition ne peut prétendre libérer l'homme.

— Les logia de Jésus offrent des ressemblances indéniables avec les grands enseignements orientaux qui, eux, sont plus anciens. Pourquoi ne pas accorder ma préférence à ceux qui ont le privilège de l'ancienneté ?

— Des maîtres authentiques vivent encore aujourd'hui, dont certains réunissent beaucoup de fidèles ; pourquoi dès lors ne pas rechercher directement le contact avec ces maîtres et bénéficier de leur rayonnement ?

Mon mental peut formuler encore au gré des lectures et des rencontres bien d'autres objections à l'encontre de l'enseignement de Jésus et lui enlever ainsi, en le grignotant, toute sa ver-

tu opérationnelle. En réalité, mon mental n'enlève rien ; il manifeste simplement un état d'ivresse, état dont il faut que je prenne conscience si je veux voir clair.

Si j'examine les arguments qu'il invoque, je constate tout d'abord que mon mental cherche à faire appel à l'opinion. Il se croit plus fort en faisant chorus avec tous ceux qui partent battus d'avance. Et, dans ce genre d'opération, il est manifeste que l'union fait la force ; mais quelle union ! quel instinct collectif de mort ! Quelle accumulation de karmas ! Car ce mental, que j'attribue à l'entité portant mon nom, fait partie en réalité du mental collectif. Malgré les apparences, il n'est absolument pas distinct du mental de ceux qu'on appelle les vivants comme il n'est pas distinct non plus du mental de ceux qui sont morts en état d'ivresse et dont la psyché erre encore dans les cieux intermédiaires. Les projections, les rêves, les mythes, les fantasmes de la vie présente comme ceux des vies antérieures, tout cela prend dès qu'on y songe des proportions gigantesques et représente une force de conditionnement qui, pour être la plupart du temps inconsciente, n'en représente pas moins une énergie colossale constamment à l'œuvre, constamment mobilisable et constamment mobilisée. Qu'est-ce à dire sinon que seul celui qui engendre cette fantastique hémorragie peut la conjurer ! Le mental soi-disant individuel qui s'y emploierait serait ridiculement prétentieux ; mais le mental collectif le serait autant car l'ivresse est collective. Ici, l'union ne fait pas la force ; elle aggrave le désordre. Ici, les références au passé ne sont qu'une évocation de la mort. Ici, les maîtres auréolés ou non sont autant de tentations de diversion.

Non pas que Jésus constitue un monopole. Non pas que son enseignement soit absolument unique. Il est universel comme quelques autres le sont. Néanmoins, si le mental croit pouvoir choisir, il se leurre, car il en est rigoureusement incapable. A chacun son métier. Qui alors choisit ? Jésus a dit : « Celui qui est près de moi est près de la flamme, et celui qui est loin de moi est loin du Royaume » (log. 82). D'autres maîtres ont dit la même chose en d'autres termes. Une parole initiatique agit comme une brûlure : cette brûlure est ressentie malgré l'ivresse du mental, elle se prolonge ou bien elle est renouvelée par une autre parole. Des textes ou des paroles de maîtres différents peuvent provoquer à nouveau cet état dont on garde désormais la nostalgie. Alors la

grande tentation va consister à glaner tout ce qui peut permettre de l'expérimenter derechef. Le mental intervient alors, et, comme toujours lorsqu'il usurpe un pouvoir, il fait des siennes. Il est certes bon d'avoir des éléments de comparaison ; car, bien que l'Être soit le même, les cheminements sont divers et les choix sont fonction dans une certaine mesure d'affinités électives. Ceci dit, les deux obstacles les plus meurtriers que dresse le mental sont d'une part le flirt et d'autre part le report dans le temps.

Mon mental me présente les possibilités de choix qui me sont offertes aujourd'hui comme un avantage par rapport à ce que pouvaient connaître autrefois les chercheurs privés de nos moyens modernes d'information. Il se rengorge à la pensée que la technique moderne lui permet de s'intéresser à la fine fleur des plus grands enseignements de tous les temps et il va de l'un à l'autre avec l'arrogante prétention de choisir ce qui lui convient.

De la même façon, il profite de la facilité des moyens de communication pour se projeter à l'extérieur et aller chercher au loin le maître qui est en lui. Et le flirt continue en s'amplifiant parce que les désirs et les besoins du mental sont insatiables. Or vais-je m'en remettre *sine die* aux fantaisies de ce singe fou qui a la prétention de tenir la barre et de me mener où bon lui semble ? Pourtant il sait — du moins commence-t-il à savoir — que son jeu est débusqué par une instance qui se vit comme une totalité et englobe tout ce qui se veut distinct. Il le sait tout en continuant à vouloir n'en faire qu'à sa tête. Et là, je dois dire qu'il est vraiment fort dans l'art de jeter de la poudre aux yeux. Il sait voiler ce qui commence à être dévoilé ; il sait nouer ce qui commence à se délier. Il sait apparemment faire régresser et enfourer dans les fantasmes ce qui paraissait se révéler. Comme il a besoin de confort, il cherche la protection auprès d'un autre lorsque son existence est en danger. Bref, afin de se prolonger aussi longtemps que possible, il puise dans cet immense réservoir que représente la somme des psychés non encore libérées. Et il faut bien reconnaître que sa besogne est payante puisque les exemples d'échecs du mental sont rarissimes.

Cependant, si mon mental connaît l'art de se survivre dans le changement, comme la fréquence des images d'un film donne l'illusion de la continuité, il a imaginé un moyen encore plus puissant de se perpétuer dans le temps et même jusque dans

l'éternité, c'est de faire croire dur comme fer que demain verra la solution à tous les problèmes et guérira tous nos maux. Dans ce domaine du devenir, il est réellement champion. Ecoutez plutôt sa voix rouée et perfide vous glisser à l'oreille : la libération est une œuvre de longue haleine ; tu es encore bien indigne des faveurs que tu attends ; tu as de tels manques qu'il serait pour le moins prétentieux de chercher l'illumination ; tu en es si indigne ; il faut que tu progresses ; tu vas peut-être, avec le temps, si tu as beaucoup de chance, connaître un jour un petit satori, mais le Grand Satori, c'est une autre affaire, tu ne vas donc pas faire fi du progrès ; on dirait que tu n'as pas lu Teilhard encore moins Aurobindo ; as-tu même exploré tes vies antérieures ; réalises-tu que tu as vécu déjà dans la peau d'un personnage espagnol à l'époque de l'Inquisition ?

Puisque mon mental en est aux aveux, il se doit de vous faire part de sa plus belle manœuvre. Il faut tout de suite préciser qu'il ne l'a pas réussie tout seul, car, vous allez le voir, elle est de taille. Eh bien ! oui, ce mental collectif, dont il fait partie intégrante, a réalisé le tour pendable de faire assumer par le Christ en personne le devenir historique, ce devenir qui permet à l'ensemble des psychés du monde présent, passé et à venir, de se tailler une place énorme dans une forteresse colossale qui prétend défier le temps, et, cette opération, il l'appelle la théologie de l'histoire.

En ai-je assez dit sur le mental pour parler enfin de ce qu'il cache ! Beaucoup trop, estimera-t-on peut-être. Pourtant, comme sa ruse suprême est de se faire oublier et même de laisser croire qu'il contribue à la découverte de l'Être, ne fallait-il pas le démasquer jusque dans ses méandres et ses replis les plus secrets. Ce qui est certain en tout cas, c'est que l'*Évangile selon Thomas* ne peut tenir ses promesses que si le jeu du mental est réellement mis à nu. Que promet-il ? Simplement la chose la plus précieuse au monde, celle que ni le mental individuel ni le mental collectif n'a jamais réalisée, celle qu'il continue à croire rigoureusement impossible : la victoire sur la mort. Comment cela ? En me demandant de chercher sans relâche et chercher hors des voies du mental, c'est-à-dire hors des voies propres au temps et à l'espace. Or il est clair que sans l'espace-temps le mental ne peut pas faire son cinéma ; il ne peut pas se perpétuer, il ne peut pas survivre ;

tout son savoir, tout son pouvoir, tout son avoir est réduit à néant ; toutes ses forces — et nous avons vu ce qu'elles représentaient — sont aussitôt englouties, abolies, anihilées. Quelque chose se passe alors qui fait que les promesses de Jésus se réalisent, à la lettre, ici et maintenant. Le mental est comme foudroyé — peut-être pas pour toujours mais on verra bien car le fait de croire qu'il n'est pas mort c'est la meilleure façon de le ressusciter —. Il est terrassé, réduit à l'état de cadavre. L'obstacle n'existe plus ; la différence est supprimée, l'Un est réalisé, la promesse est tenue.

Nettoyage par le Vide — c'est le cas de le dire — que cette vision, nettoyage de tout l'acquis dans l'innocence retrouvée : c'est cela qu'enseigne Jésus. Cela s'appelle dans sa bouche se trouver soi-même :

Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui (log. 111)

Le mental s'étant tu, parce que sa situation est devenue intenable, le vide fait place au plein. C'est alors dans le vide que résonnent les paroles de Jésus, c'est dans le vide que lui font écho d'autres paroles d'ailleurs.

On n'ajoute pas quelque chose à autre chose. On écoute ce qui vient de l'Être. Fini le flirt, finis les lendemains meilleurs, finie la séparation.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 35

JESUS A DIT :

IL N'EST PAS POSSIBLE

QUE QUELQU'UN ENTRE DANS LA MAISON DU FORT

ET LA PRENNE DE FORCE

A MOINS QU'IL NE LUI LIE LES MAINS :

ALORS IL BOULEVERSER SA MAISON.



Un fil d'Ariane relie de façon subtile les logia 32, 33, 34, 35, 36 et 37. Ceux-ci forment un tout inséparable où s'exprime un enseignement ésotérique d'une remarquable précision.

Dès le Logion 33, Jésus nous apprend à écouter la Voix intérieure et à l'exprimer dans nos actes : « Ce que tu entendras d'une oreille, de l'autre proclame le sur vos toits ». Pour celui qui n'a pas encore établi en lui cette communication, la voie initiatique se ferme et les 4 logia suivants n'ont plus de sens. Ceci étant bien compris et l'homme étant désormais véritablement « branché » sur son écoute profonde, Jésus passe alors à la phase suivante. Il met en garde contre les dangers, c'est-à-dire contre les entraves, les occultations de toutes sortes qui peuvent venir brouiller la communication Sainte et qui ne sont autres que nos pensées, nos passions, nos émotions, nos mémoires émergeant de l'inconscient. Au logion 34, Jésus ne nous prédit-il pas que la Voix n'étant plus entendue, nous deviendrons captifs d'un guide aveugle qui conduira immanquablement « au fond de la fosse » ?

Nous y tombons seulement quand l'écoute secrète est perdue. Alors comme des naufragés nous nous laissons balloter au gré des pensées sans plus de liberté. En vérité, le groupe de logia dont il est question ici laisse lire en filigrane la nature fondamentalement libre de notre nature. Si nous ne pouvons formuler à l'aide du mental cette liberté si différente de ce qu'on en dit habituellement, du moins nous l'éprouvons par une impression de n'être Rien, d'être dénudés, revêtus de nulle peau, de nul vêtement ou personnalité, d'aucun masque ; nous la ressentons comme un espace infiniment riche et puissant pourtant, et nous présentons intuitivement, sans tout à fait le comprendre, que n'être Rien, c'est aussi être Tout... « Ne vous souciez pas de ce que vous revêtirez du matin au soir et du soir au matin, dira Jésus au logion 36.

N'être plus à l'écoute, c'est donc perdre notre nature vraie, ce qui implique que nous ne sommes plus libres.

Or voici que se précise au logion 35 le plus merveilleux des enseignements :

Après les logia précédents, Jésus va maintenant partir de l'hypothèse que les liens sont effectivement tous dénoués jusqu'au plus subtil qui s'avère être cette habitude même que nous avons de saisir une idée, un goût, un concept, un désir en nous y cramponnant et en nous laissant emporter aveuglément ; dépouillés de nos liens évidents et subtils que reste-t-il de nous ? A notre grand étonnement, Rien, du moins Rien par nous-même, un Rien puissant qui peut prendre toutes les formes et qui peut les rejeter tout aussi bien, simplement parce que telle est la nature du Rien ; nous ne sommes pas plus qu'un miroir où se reflètent les mondes et les circonstances qui viennent et vont, et plus celui-ci est immaculé, mieux Son intention de l'infiniment grand à l'infiniment petit s'exprime. Son Intention seule, chantant en nous, parce que nous somme Rien à jamais.

Ainsi sommes-nous véritablement « forts ». Notre maison devient demeure Royale, et, établis en cet état, qui donc oserait nous surprendre ?

Mais Jésus répète une fois encore sa mise en garde car le danger est sournois et ses efforts désastreux. Oui, dit-Il, même en cet état de « Fort », il est encore possible qu'un voleur se glisse dans la demeure si le Maître ne *veille* pas. Comment le voleur s'y prendra-t-il ? Simplement en *liant* le Maître. Or au logion 34, nous avons vu ce qui lie ; nous avons vu qu'adhérer aveuglément, c'est-à-dire sans présence, à la plus anodine des pensées, anéantit d'un coup la liberté *entière* et fait de nous un esclave incapable de *veiller*. La maison se trouve alors « bouleversée » et nous, chassés du Royaume.

Il est cependant intéressant de remarquer que le logion 35 n'est nullement formulé de façon négative. Jésus y affirme au contraire la pérennité de la maison du « Fort » ; il n'est pas possible, ajoute-t-il, d'y pénétrer, cela il l'assure avec force. Si une telle éventualité devait survenir ce serait parce que le Maître de la maison se serait laissé *lier*. Nulle crainte donc à avoir tant que celui-ci veille sur sa maison et demeure ce Rien sans plus de liens, espace majestueux où s'écoule sans cesse l'Intention divine, et seulement Elle.

Anne Benoist d'Azy



Le mental se confond avec la pensée. Le tout petit, qui ne connaît que la vie sensible, va s'ouvrir au monde de la pensée, il va se considérer et s'affirmer peu à peu comme une entité distincte dans les domaines qui sont propres au mental, ceux de l'avoir, du savoir et du pouvoir : affrontement nécessaire pour que surgisse la question : *Qui suis-je ?* et pour que la réflexion permette la réponse. La vie sensible a en elle comme un reflet des origines : *cette grande richesse qui habite cette pauvreté* (log. 29). La richesse de l'esprit ne peut se manifester que dans la pauvreté, c'est-à-dire en dehors du monde quantitatif lequel est propre au mental. Celui-ci veut s'approprier la richesse de l'esprit en l'enfermant dans ses catégories. Seules les déceptions et les humiliations vont l'amener à prendre conscience qu'il fait fausse route. Cependant, bien qu'étant l'occasion d'une prise de conscience de quelque chose qui ne va plus, il ne peut œuvrer dans le sens de la réalisation qu'en reconnaissant qu'il ne peut rien faire et qu'il n'a rien d'autre à faire qu'à se démettre.

Notre logion est déroutant aussi longtemps que nous ne rendons pas à César ce qui est à César, (aux hyliques ce qui leur revient), à Dieu ce qui est à Dieu (aux psychiques ce qui leur appartient), et à Jésus ce qui est sien (aux pneumatiques ce qui est leur). La maison du fort est inexpugnable. Néanmoins, apparemment, c'est-à-dire en mode illusoire, tout peut sembler compromis. Je peux avoir le sentiment, lorsque des épreuves très douloureuses m'assaillent, que la situation est dramatique pour mon Etre essentiel, tout étant submergé par les flots déchainés du mental. Je peux estimer que ma vigilance a été prise en défaut et que l'ennemi triomphe. De même, sur le plan du mental collectif, j'ai tout lieu de nourrir le pessimisme le plus noir ; l'homme est de plus en plus impuissant à résoudre les problèmes qu'il pose et à maîtriser les forces qu'il met en action. Tout laisse croire que l'irréparable va arriver, que l'irréparable est déjà là, mais il l'est pour le mental seul, l'harmonie cosmique n'est troublée qu'en apparence, ce qui veut dire aux yeux du mental. La maison n'est pas plus le lieu de la violence que le soleil n'est celui de l'ombre lorsque les nuages le voilent à mes yeux.

E. Gillabert



Mon premier mouvement a été de refuser le sens réel de ce logion, tant il est difficile à accepter. Pourtant, à la lumière de l'enseignement de Jésus, il ne m'est laissé qu'une manière de le comprendre, et c'est justement celle qui est inacceptable et désespérante.

Qu'arrive-t-il à l'homme fort ?

Cet homme averti, celui qui a choisi le gros poisson, qui s'est établi dans le royaume en prenant appui sur ses reins, voilà qu'il perd le fruit de son travail, ce sur quoi il comptait. C'est l'image du véritable désespoir. L'âme passe par le tunnel noir. Et elle va y passer jusqu'à ce qu'elle renonce d'elle-même à elle-même.

Toute l'attention s'est reportée sur le jeu de l'âme. Il reste à l'homme fort de laisser se dérouler le phénomène sans intervenir. Le phénomène disparaîtra comme il est apparu. C'est une nécessité de laisser jouer son jeu au grand personnage, mais sans entrer dans le jeu. Et, quand l'épée du maître de maison sera bien exercée, elle tuera le grand personnage.

M.F. Henry



Voici un logion à première vue bien déconcertant... Se peut-il que dans sa maison, le Soi puisse être menacé ? N'est-il pas l'intangibile conquête de l'homme « averti » dont il est question au logion 21 ? Surprenant évangile qui disperse, pour l'embarras du chercheur, les perles de son enseignement... C'est, en effet, à la faveur de l'ensemble du contexte que s'éclaire chacun des logia, selon la promesse du 2 qui fait du « bouleversement » le prélude à l'émerveillement décisif.

La maison du « fort » c'est l'abri, la sécurité. Le « fort » n'en assure-t-il pas la garde au prix d'une vigilance sans faille ? Peut-elle être prise « par violence » comme le dit le texte littéral ?

Chaque fois cependant que la « maison » est évoquée avec son espace carré — symbole de la terre — avec ses murs épais et l'arsenal de sa puissance défensive, l'ombre d'une redoutable menace accompagne cette sécurité qui pourrait bien être illusoire.

Le logion 21 prescrit au maître de maison « de veiller *avant* que le voleur n'arrive » : les possessions de la maison sont menacées... Au logion 98, c'est le « propriétaire » en personne qui transperce le mur de sa propre maison... Curieux geste ! Mais voici que Jésus lui-même se propose de détruire irrémédiablement « cette maison »... (logion 71)

Le visage de l'« adversaire » demeure mystérieux... Qui sont donc ces ennemis, ces « pillards », ces « voleurs » ? Faut-il croire qu'ils viennent de l'extérieur comme les invisibles « Tartares » d'un célèbre « Désert » ? Ne serait-ce pas que le *seul* ennemi est, comme les « Tartares », l'ennemi *intérieur* ? Le monde est en nous et c'est la psyché qui est en cause...

L'incessante bataille est le conflit personnel de l'homme « averti », si fort soit-il. Il est *averti* que le Maître apporte la guerre. Il lutte contre sa maison, contre sa famille — son conditionnement — et c'est dans le bouleversement de la bataille que se dresseront, vainqueurs, les « solitaires », les « élus » (logion 16).

Ainsi qu'il est de règle dans les conseils de comportement donnés par le Jésus gnostique, nous sommes une fois de plus engagés à concilier les contraires : la paix et la guerre, l'insécurité dans l'invulnérabilité, et les deux clés majeures qui n'en font qu'une dans l'Unité retrouvée : le *mouvement* et le *repos*.

Le centre — le Soi — c'est la paix intérieure : le recueillement au Cœur du Réel. Mais le « mouvement » nous sollicite : il est là Vie au sein du monde existentiel. Nous ne pouvons pas refuser l'*épreuve*, défi constant qui favorise le dynamisme d'une vigilance permanente.

L'ennemi est en nous : c'est la personnalité, le « grand personnage » du logion 98, avide de pouvoir et d'avoir, qui nous entraîne dans les contradictions et les conflits. De ce pouvoir, de cet avoir, de cette sécurité fallacieuse, la « maison » est le symbole et c'est *contre elle* que s'exercent les tentatives destinées à permettre la défaite du « grand personnage ». La maison n'est pas un refuge. Elle est prison ; elle est piège. Elle est temps de bataille.

L'homme averti doit savoir qu'il est à la fois le centre immobile d'une action cosmique et l'errant qui renonce joyeusement à la sécurité casanière, qu'elle soit matérielle ou morale, pour entreprendre un éternel voyage : « Soyez passants », dit sobrement le logion 42...

Le prétendu fort acceptera l'impermanence et l'aventure qui sont le privilège et non la sanction du chercheur authentique. Il acceptera l'épreuve, qui doit finalement le servir, comme servent les forces adverses qui l'assiègeront jusqu'à ce qu'il parvienne au « bouleversement » que le logion 35 accueille alors même qu'il semble le redouter. L'épreuve décisive est symbolisée par les mains liées qui condamnent le chercheur au lâcher prise total...

Au niveau où il se situe, l'homme averti doit savoir que toute épreuve est, dans l'intemporel, inexistante : « On ne trouvera nul lieu à l'endroit où l'on vous a persécutés, » affirme le logion 35. Et de ce vide souverain la gnose contemporaine se fait l'écho : « Le Vol de l'aigle, dit Krishnamurti, ne laisse aucune trace... »

Paule Salvan



RECHERCHES

PAROLES DE SRI NISARGADATTA MAHARAJ

Question : J'ai déjà rencontré des êtres réalisés mais jamais un « homme libéré ». Avez-vous déjà vous-même croisé un « libéré » ou bien la libération implique-t-elle, entre autre, l'abandon du corps.

Réponse : Qu'entendez-vous par réalisation et libération ?

Q : J'entends une merveilleuse expérience de paix, de rectitude, de beauté. Je sais de quoi je parle, j'ai vécu de telles expériences, quand le monde prend sa signification profonde et qu'en tout règne l'unité de la substance et de l'essence. Bien que cette expérience soit transitoire, elle ne peut être oubliée et brille comme un joyau dans la mémoire. J'entends par libération demeurer dans ce merveilleux état de façon permanente, et ce que je demande est si cette libération est compatible avec la survie du corps ?

R : Qu'est-ce que vous reprochez au corps ?

Q : Le corps est si faible, de si courte durée... il crée des besoins, des appétits, il limite douloureusement.

R : Et alors ! Laissez au physique son expression limitée. La libération est celle de votre être réel, délivré des idées fausses surimposées et il n'est contenu dans aucune expérience particulière aussi glorieuse soit-elle.

Q : Est-elle permanente ?

R : Toute expérience demeure liée au temps. Tout ce qui a un début doit avoir une fin.

Q : Alors, la libération dans le sens que je lui donne n'existe pas ?

R : Bien au contraire, nous sommes toujours libres. Vous êtes et conscient et libre d'être conscient. Personne ne peut vous priver de cette faculté. Vous êtes-vous jamais perçu comme non-existant ou inconscient ?

Q : J'ai pu, à l'occasion, être inconscient. Le fait de ne pas m'en rappeler ne prouve pas que cela soit impossible.

R : Pourquoi ne vous détournez-vous pas de l'expérience au profit de l'expérimentateur ? Pourquoi ne prenez-vous pas conscience de l'importance de la seule affirmation authentique que vous puissiez formuler : « je suis » ?

Q : Comment faut-il m'y prendre ?

R : Il n'y a pas de « comment » ici. Demeurez attentif au sentiment « Je suis », immergez-vous dedans jusqu'à ce que pensée et sentiment deviennent un. Si vous renouvelez vos tentatives, vous tomberez un jour sur le juste équilibre d'attention et d'affection, et votre esprit sera fermement établi dans cette pensée-sentiment « je suis ». Quoi que vous puissiez faire, penser, dire, ce sens de l'être immuable et plein de tendresse demeure la toile de fond toujours présente de votre esprit.

Q : Et c'est ce que vous appelez libération... ?

R : Je l'appelle « état normal ». Qu'y a-t-il de répréhensible dans le fait d'être, connaître, et agir sans effort et dans la joie ? Pourquoi le considérer comme une chose si inhabituelle que le corps doive immédiatement se dissoudre ? Qu'y a-t-il de tellement néfaste dans le corps qui mérite sa mort ? Corrigez votre attitude envers votre corps et laissez-le tranquille. Ne le dorotez pas, ne le torturez pas. Laissez lui faire ce qu'il a à faire, la plupart du temps en-dessous du seuil de l'attention consciente.

Q : Le souvenir de mes merveilleuses expériences me hante. Je veux les retrouver.

R : C'est parce que vous voulez les retrouver que vous ne pouvez pas les atteindre. Le fait de désirer quelque chose rend impossible toute expérience profonde. Rien de valable ne peut arriver à un mental sachant exactement ce qu'il veut, car rien de ce que le mental peut visualiser et désirer n'a bien grande valeur.

Q : Alors, qu'est-ce qui vaut la peine d'être désiré ?

R : Il faut vouloir le meilleur. La plus haute félicité, la plus totale liberté. Le sans-désir est la plus haute béatitude.

Q : Etre libéré de mes désirs n'est pas la liberté que je souhaite. Je veux être libre de réaliser mes désirs.

R : Mais vous êtes libre de satisfaire tous vos appétits. En fait, c'est ce que vous faites continuellement !

Q : J'essaie, mais il y a toujours des obstacles et je demeure frustré.

R : Surmontez-les.

Q : Je ne peux pas, je suis trop faible.

R : Qu'est-ce qui vous rend faible ? Qu'est-ce que la faiblesse ? Les autres réalisent leurs désirs, pourquoi pas vous ?

Q : Je dois manquer d'énergie.

R : Qu'est devenue votre énergie ? Ou est-elle allée ? Ne l'avez-vous pas éparpillée dans une multitude de désirs et projets contradictoires ? Votre réserve d'énergie n'est pas inépuisable !

Q : Pourquoi pas ?

R : Parce que vos buts sont petits et mesquins. Ils n'en demandent pas davantage. Seule l'énergie divine est infinie, parce que Dieu ne veut rien pour lui-même. Soyez comme lui et tous vos désirs seront accomplis. Plus élevés vos buts, plus vastes vos désirs, et plus vous disposerez d'énergie propre à les satisfaire. Souhaitez le bien de tous et l'univers entier œuvrera à vos côtés. Mais si vous voulez votre seul plaisir, il vous faut le conquérir de haute lutte. Avant de désirer, méritez !

Q : Je suis engagé dans des études de philosophie, de sociologie et d'éducation. Je crois qu'il est nécessaire que je possède un développement mental plus élevé avant d'envisager ma réalisation. Suis-je dans la bonne direction ?

R : Il est indispensable de posséder un savoir spécialisé pour pouvoir gagner sa vie. Une culture générale développe l'esprit, sans aucun doute. Mais si vous avez l'intention de passer votre vie à amasser des connaissances, vous construisez un mur autour de vous. Pour parvenir au-delà de l'intellect, un intellect bien développé n'est pas nécessaire.

Q : Alors, qu'est-ce qui est nécessaire ?

R : Défiez-vous de l'intellect et allez au-delà.

Q : Que trouverais-je au-delà de l'intellect ?

R : L'expérience directe de l'étreté, de la connaissance et de l'amour.

Q : Comment parvenir à dépasser l'intellect ?

R : Il y a de nombreux points de départ, ils conduisent tous au même but. Vous pouvez commencer par faire un travail altruiste et abandonner le produit de vos actions. Vous pouvez ensuite abandonner les pensées et finir en abandonnant tous désirs. C'est l'abandon ici (tyaga) qui est le facteur opérationnel. Ou bien vous pouvez cesser de vous inquiéter de ce que vous pensez, vous voulez, vous faites et simplement restez fixé sur la pensée et l'impression «je suis». Focalisez fermement «je suis» dans votre esprit. Toutes sortes d'expériences peuvent se produire,

demeurez immuable dans l'évidence que tout ce qui est perceptible est transitoire et que seul le « je suis » est permanent.

Q : Je ne peux pas tout abandonner pour de telles pratiques, j'ai des responsabilités à assumer.

R : Assumez-les ! Que rien ne vous en empêche. L'action à laquelle vous n'êtes pas émotionnellement relié, qui ne cause pas de souffrance à vos semblables et qui vous est profitable ne peut pas vous asservir. Vous pouvez travailler dans plusieurs directions avec énormément de dynamisme et demeurer intérieurement libre, tranquille, en conservant l'esprit impartial comme un miroir, reflétant tout sans en être affecté.

Q : Un tel état est-il vraiment réalisable ?

R : Je ne vous en parlerais pas s'il ne l'était pas. Pourquoi voudrais-je vous engager dans des utopies !

Q : Tout le monde cite les écritures !

R : Ceux qui ne connaissent que les écritures, ne connaissent rien. Connaître, c'est être. Ce dont je parle, je ne le connais pas par des lectures ou des « on-dit ».

Q : J'apprends le sanskrit avec un professeur. En fait, je lis avec lui les écritures. Je suis à la recherche de ma véritable nature et je suis venu ici pour être guidé, veuillez m'indiquer ce que je dois faire ?

R : Pourquoi le demandez-vous puisque vous avez lu les écritures ?

Q : Les écritures montrent une direction générale, mais un individu a besoin d'instructions personnelles.

R : Votre être profond est votre maître définitif (sadguru). Le maître extérieur (guru) est simplement une borne. Ce n'est que le maître intérieur qui marchera avec vous jusqu'au but car il est le but.

Q : Le maître intérieur n'est pas atteint facilement...!

R : Puisqu'il est en vous et avec vous, la difficulté ne peut pas être bien sérieuse. Cherchez à l'intérieur et vous le trouverez.

Q : Quand je cherche à l'intérieur je trouve des sensations, des perceptions, des pensées et des émotions : désirs et peurs, souvenirs et espoirs. Je suis plongé dans ce nuage et je ne vois plus rien !

R : Ce qui voit tout ceci et le « plus rien » est le maître intérieur. Lui seul EST, tout le reste n'a qu'apparence d'étreté. C'est votre propre réalité (swarupa), votre espoir et votre assurance de liberté. Trouvez-le, accrochez-vous à lui et vous serez sauvé et en sûreté.

Q : J'en suis convaincu. Mais lorsque j'en arrive, en pratique, à cette recherche de l'être intérieur, il m'échappe !

R : L'idée « il m'échappe », où se manifeste-t-elle ?

Q : Dans ma pensée.

R : Et qui connaît la pensée ?

Q : Le témoin de la pensée connaît la pensée.

R : Est-ce que quelque chose est jamais venu vous dire « Je suis le témoin de la pensée » ?

Q : Non, bien sûr. Cela ne pourrait être qu'une nouvelle idée se manifestant dans la pensée.

R : Alors, qui est le témoin ?

Q : Moi.

R : Donc vous connaissez le témoin parce que vous êtes le témoin. Vous n'avez pas besoin de voir le témoin devant vous. Ici, à nouveau, connaître, c'est être.

Q : Oui, je vois que je suis le témoin, que je suis cette présence attentive elle-même. Mais en quelle façon cela peut-il m'aider !

R : Quelle question ! A quelle sorte de profit vous attendez-vous ? Savoir ce que vous êtes, n'est-ce pas suffisant ?

Q : Quelle est l'utilité de se connaître soi-même ?

R : Cela vous permet de comprendre ce que vous n'êtes pas, et vous libérer de toutes ces fausses idées, désirs et actions.

Q : Si je suis simplement ce témoin, le bien et le mal ont-ils une importance ?

R : Ce qui vous aide à vous connaître est bien. Ce qui vous empêche de vous connaître est mal. Connaître votre véritable nature est béatitude, l'oublier est désespoir.

Q : Le témoin-conscience est-il ma véritable nature ?

R : C'est le reflet du réel dans l'esprit (Buddhi). Le réel est au-delà. Le témoin est la porte qui permet de passer au-delà.

Q : Quel est le but de la méditation ?

R : La méditation est voir le faux en tant que faux. Cela doit avoir lieu constamment.

Q : Il nous est prescrit de méditer régulièrement.

R : L'exercice quotidien et délibéré de la discrimination entre le vrai et le faux et la renonciation au faux, est la méditation. Il existe pour commencer de nombreuses sortes de méditations, mais toutes finalement confluent en une seule.

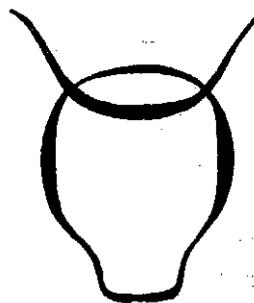
Q : Dites-moi s'il vous plaît quel est le chemin le plus court pour atteindre la réalisation de soi-même.

R : Il n'y a pas de chemin court ou long, mais certains ont beaucoup d'ardeur et d'autres moins. Je puis vous parler de moi. J'étais un homme simple, mais j'ai fait confiance à mon guru. Ce qu'il m'a dit de faire, je l'ai fait. Il m'a dit de me concentrer sur « je suis », je l'ai fait. Il m'a dit que j'étais au-delà de tout ce qui est perceptible et imaginable, je l'ai cru. Je lui ai donné mon cœur et mon âme, mon entière attention et tout le temps libre dont je pouvais disposer (car j'avais à travailler pour parvenir à faire vivre ma famille). Ma confiance et ma persévérante assiduité m'ont permis de réaliser ma véritable nature en trois ans.

Adoptez la voie qui vous sollicite, quelle qu'elle soit. C'est votre sérieux et votre ardeur qui détermineront le taux de vos progrès.

Q : Vous n'avez aucune suggestion à me faire ?

R : Etablissez-vous solidement dans la présence au « je suis ». C'est le commencement et la fin de tout effort.



APHORISMES

Le vide est là tout simplement, en l'absence d'observateur, de « moi ». Ou plutôt, il sera là, lorsque je serai mort à moi-même. En attendant, pour ce faire (ou plutôt défaire), seule est efficace la pratique. Ce qui s'écrit aide peut-être à faire le point.

Je crois que c'est en court-circuitant le mental, ce menteur qui interprète et falsifie, qu'on peut voir la réalité.

Je pars de la prémisse que les sens, bien qu'insuffisants, ne trompent pas. Il y a les sens, et la pensée-sens (le 6^{me}) qui note ce qui est, sans plus. Les sensations, les perceptions par les sens sont là sans cesse. Il suffit d'en être conscient, à chaque instant présent, « de sensations momentanées en sensations momentanées » (Hui-Neng). Ce que Graf Durkheim appelle la « Conscience sensitive ». Et le mental habituel, ce « singe bavard » est contraint au silence ; il n'a plus le temps de parler. Ce mental a néanmoins parlé, voici :

L'Absolu (l'Être total, Dieu, quelque soit le nom qu'on lui donne) ne peut être atteint. C'est lui qui nous emplit quand nous sommes vides de toute possession, libres de tout attachement.

L'Absolu n'a pas de contraire, c'est l'Un unique, le Tout.

Le Réel est ce qui est, d'instant en instant : une merveille sans cesse nouvelle. Il suffit de le ressentir soi-même, débarrassé de tout concept, de tout mot, et de toute opinion « personnelle ». En étant conscient seulement du « présent », le « moi », n'est plus, car le « moi », c'est uniquement la mémoire qui donne une apparente cohésion et durée à ce qui n'en a pas, au corps-psychisme sans cesse changeant, fait de milliards de morts et de naissances à chaque instant.

Conscience signifie savoir avec, connaissance, naître avec.

La pratique de l'observation découvre peu à peu l'inconscient.

Il n'y a ni sujet, ni objet. Il y a, à chaque seconde, un ensemble spatio-temporel instantané, englobant « moi » et « non-moi ».

Être un avec chaque expérience instantanée, c'est être neuf à chaque instant neuf.

Essayer de voir l'intérieur des êtres et des choses, c'est voir la cause, l'origine sous l'apparence. Et la cause c'est aussi l'effet. La cause première, pressentie, inexplicable, est en même temps l'effet, l'existence. « Dieu est en nous et nous sommes en lui ». Que chercher d'autre ? Tout est là !

« Heureux celui qui se tiendra dans le commencement, et il connaîtra aussi la fin, et il ne goûtera pas de la mort ». C'est d'une aveuglante et enivrante évidence !

Il n'y a pas de « moi », il y a le tout, que je suis aussi. La vérité est simple, il suffit de la voir. « La cause est l'effet, et l'effet est la cause ». Pour être tout, il faut n'être rien. et pour n'être rien, il faut être tout ce qui se présente à chaque instant — nouveau à chaque instant nouveau —, uni, identifié à chaque expérience instantanée, pour n'être identifié à rien, n'être comparable et semblable à rien.

« Est seul semblable à Dieu celui qui n'est semblable à rien ».

« Tout bâton doit avoir deux bouts » — Les deux infinis se rejoignent dans l'unité du Tout. L'existence démontre à elle seule l'essence — au-delà des mots et des idées — dans la vision du réel quand le « moi » a lâché prise.

M. C.



JACQUES PREVERT

le poète à l'âme d'enfant

On est poète dans la mesure où l'on rejoint le paradis de son enfance, non par propension à se tourner vers un passé révolu ni à se délecter de souvenirs anciens, mais dans une ouverture totale au merveilleux et au quotidien le plus immédiat.

Toute l'œuvre de Jacques Prévert révèle cette aventure où la part du rêve et la réalité familière cohabitent et s'unissent jusqu'à se fondre : pas la moindre trace des modes et des théories littéraires. Peu de poètes ont réalisé un accord aussi complet entre la vie simple, humble et pauvre et l'harmonie cosmique dans laquelle elle s'inscrit.

Chez l'homme ordinaire, les contraintes de tous ordres, mais surtout les conditionnements culturels et religieux, altèrent et même obscurcissent complètement cette vision du poète. Ainsi l'enfant, qui a un sens inné des couleurs et réalise des chefs-d'œuvre à cinq ans, perd peu à peu au contact des adultes ses possibilités de création. Le savoir, tel que l'adulte le transmet, altère jusqu'à l'annihiler l'expression libre et spontanée. Nous savons, en effet, que celle-ci ne peut s'exercer qu'à l'abri des influences et des interventions des puissances mentales.

Le poème naît justement quand le poète rejoint son innocence première dans une attention sans tension. Sa démarche ne fait pas appel à la mémoire, elle ne se projette pas non plus dans le devenir. Elle se rapproche, pour finir par s'identifier, au lâcher-prise du tch'an ; vigilance au vide, à ce vrai vide en l'absence de l'activité mentale, vigilance dans la décontraction. La complexité du mental est telle qu'il nous est devenu extrêmement difficile de redécouvrir le vide de la naissance : *Ils sont venus au monde vides*, nous dit Jésus. Le poète a une facilité que l'homme ordinaire n'a pas, ou à un degré très faible, de contempler la création sans intrusion du mental, c'est-à-dire sans mémoire et sans imagination. Lorsqu'il est réellement en « état de grâce », il n'est pas seulement spectateur, il est aussi spectacle et l'œuvre d'art éclot de cette fusion.

L'œuvre de Jacques Prévert illustre admirablement ce retour à la source. Nous avons tous baigné dans l'univers poétique des films qu'il a réalisés avec Marcel Carné : « *Quai des brumes, Les Visiteurs du soir, Les Enfants du Paradis, Les Portes de la nuit...* ». On est fasciné et ébloui par la pureté du regard qui se porte sur les êtres et sur les choses, par la tendresse aussi à l'égard des personnages, avec une prédilection pour les mauvais sujets, pour les criminels même comme Lacenaire, dans *Les Enfants du Paradis* : bienveillance sans limites, immense compassion pour les deshérités de tout bord.

C'est la même voix qu'on entend dans les poèmes, c'est le même homme qui parle, qui est du côté des faibles contre les forts, qui défend les pauvres contre les riches, les exploités contre les exploités. Tout cela dans le « merveilleux quotidien », dans une ambiance de rêves à portée de la main et en même temps inaccessibles aux yeux habitués.

Bien sûr, les « gens sérieux » ne peuvent lire ou relire sans un sourire condescendant et un haussement d'épaules un poème comme *Page d'écriture* (Paroles). Ils ne peuvent apprécier qu'un oiseau vienne en pleine classe délivrer l'enfant-poète du supplice des chiffres et lui souffler que $16 + 16$ ne font pas 32. Et la suite du poème ne peut que les amener à fermer rageusement le livre car tous les autres enfants

écoutent la musique
et les murs de la classe
s'écroulent tranquillement.
Et les vitres redeviennent sable
l'encre redevient eau
les pupitres redeviennent arbres
la craie redevient falaise
le porte-plume redevient oiseau.

Pourtant le pouvoir de l'alchimiste a joué : la matière a cessé de s'opposer à l'esprit : le visionnaire a rejoint le physicien ; il a contemplé ce que l'homme de science voit à l'aide de ses instruments, à savoir que les objets sont de l'énergie en mouvement.

Le miracle a lieu souvent pour le bonheur des enfants et de ceux qui leur ressemblent. Mais, attention ! les grandes personnes qui ont l'outrecuidance d'écouter ne comprennent pas qu'un enfant puisse, avec des fleurs, fêter la grenouille, son amie :

Voyons
On ne souhaite pas la fête à une bête
Surtout à un bactracien
Décidément si nous n'y mettons bon ordre
Cet enfant deviendra un vaurien
Et il nous en fera voir
De toutes les couleurs.

Pourtant :

L'arc-en-ciel le fait bien
personne ne lui dit rien

Le dialogue s'avère impossible car les grandes personnes parlent avec la tête et l'enfant entend et répond avec son cœur.

Ce n'est pas avec ma tête
Que j'entends mon cœur qui bat
Aujourd'hui c'est jour de fête
Pourquoi ne comprenez-vous pas...

(Jour de Fête - *Histoires*)

Le poète ne rectifie pas les données des sens ; le travail du mental n'est pas le sien car il n'est pas identifié à ce personnage qui se croit une entité séparée. Il n'accommode pas sa vision à celle, conventionnelle, de l'adulte qui mesure tout à l'échelle de sa taille :

...C'est un petit paysage de Bretagne
il peut tenir dans le creux de la main
quand on le regarde de loin.
Mais si on s'avance
on ne voit plus rien
on se cogne sur un rocher
ou sur un arbre
on se fait mal c'est malheureux...

(La couleur locale - *Spectacle*)

La consistance et la forme de ce personnage adulte dont on a mesuré la taille et précisé les contours ne résistent pas à une observation honnête :

C'était l'été
à Limehouse
la nuit
et je me voyais double dans la glace de l'armoire à glas.

c'est comme ça qu'ils appellent le frigidaire
 en Angleterre
 Et nous sommes sortis tous les deux
 et toi qui n'étais pas là
 tu étais tout de même au milieu
 et une foule d'autres
 étaient avec nous
 des morts charmants et des vivants absents

(Limehouse - *Spectacle*)

Le poète se voit double dans la glace. Les deux hommes sortent ensemble naturellement et le poète qui n'était pas là était tout de même au milieu. Libre de tout préjugé, sans faire intervenir sa mémoire, sans se laisser conduire par son imagination, Jacques Prévert réalise spontanément l'expérience du vide, ne faisant pas l'association entre les deux images et lui, Il ne va pas se les approprier, les attirer à soi, il va tout à l'heure les perdre comme il va se perdre dans la foule. Pour l'instant, il est l'Invisible Voyant et il fait sans s'en rendre compte les constats auxquels nous invitent les exercices de Douglas Harding dans son livre *Vivre sans Tête*.

Comment pourrait-il percevoir :			les deux images s'il n'était le
			Non-manifesté ?
"	"	"	leur couleur, s'il n'était lui-même sans couleur ?
"	"	"	leur forme, s'il n'était lui-même sans forme ?
"	"	"	leurs mouvements, s'il n'était lui-même immobile ?
"	"	"	leurs limites s'il n'était lui-même sans limites ?
"	"	"	leur opacité, s'il n'était lui-même transparent ?

De toute évidence, le poète, au cours de cet instant privilégié, qui a été l'occasion du poème, a perdu sa forme humaine. Il a, sans doute sans le savoir, pratiqué le Vide que nous recommande D. Harding après Hui-Neng. Ce dernier nous enjoint de nous débarrasser des idées illusoire, autrement dit, des pensées pour retrouver notre vraie nature, laquelle est intrinsèquement pure.

Jésus nous dit expressement que nous sommes venus au monde vides. C'est une autre façon de déclarer que notre nature est pure et que nous devons pour la retrouver nous débarrasser de l'ivresse du mental. A plusieurs reprises Jésus nous invite à prendre exemple sur les petits enfants parce qu'ils baignent encore dans la pureté originelle.

Le poète sait comme les enfants qu'on n'entend pas battre son cœur avec sa tête aussi aime-t-il leur compagnie. Il participe à leurs jeux et à leurs fêtes. Nous y sommes aussi invités dans la mesure où nous parvenons à nous débarrasser de nos vieux vêtements.

E. G.



SIMPLICITE ET CONTENTEMENT

Que qualifie-t-on de simple ? Où trouve-t-on de la simplicité ? Va-t-on chercher à définir la simplicité ? Pour cette recherche, emprunterons-nous les voies où d'habiles moralistes se sont déjà essayés ? Sur un tel sujet, peut-on exposer des idées, ou signaler une expérience ? L'idéologie n'est plus la science des idées mais, cachée par des idées, la plus terrible volonté de puissance. Pour apprendre à voir ce qui est simple, choisissons plutôt d'examiner le déroulement d'événements élémentaires et laissons à la simplicité le soin de nous enseigner elle-même ce qu'elle est.

Par exemple, si j'examine une flamme, quelle que soit la qualité de mon attention, je serai peut-être tenté de dire : « cela est simple ». Mais aurai-je signalé de cette façon une qualité particulière de ce feu qui brûle ? Pas du tout. J'ai constaté que le feu, en brûlant, seconde après seconde, obéit à sa propre nature et qu'il se produit ainsi quelque chose de parfait, sans rien de plus, que le souvenir en moi peut-être de telle forme de la flamme succédant à telle autre... Cette perfection se consume, s'épuise, et lorsqu'il n'y a plus de flamme, on peut penser à une sorte d'accomplissement. Il y a des conséquences : traces de brûlure ou cendres, mais lorsque le feu brûle, à cet instant-là, il brûle et c'est tout : c'est simple. Même si je sais aussi, par ailleurs, qu'il s'agit d'un phénomène physico-chimique complexe. Je pourrais éprouver la même sensation devant une eau qui s'écoule : je verrais encore « quelque chose » de simple ! Un vent qui souffle se ferait entendre simplement, s'il y a quelqu'un pour l'entendre... Ces mots paraîtront peut-être maladroits ; c'est qu'ils ne veulent rien dire d'extraordinaire, seulement inciter à regarder. Pour qu'une fois, cette image, feu ou eau, ne me parvienne pas par une attention orientée, mais qu'elle m'atteigne plutôt avec la richesse inentamée de sa simplicité.

Mais savons-nous regarder ainsi, c'est-à-dire, accueillir tout entière l'impression de ce qui arrive : notre sensibilité même est-elle encore suffisamment vivace ? L'observateur, ce pouvoir d'attention et de discernement, sait-il toucher *proprement* ou se laisser toucher *innocemment* par la simple réalité-flamme ou

eau ? Lorsqu'il traduit — toujours — son expérience par des mots, il construit la proposition suivante : « je », sujet, centre ; « vois », procès commandé par le sujet (que l'accord grammatical dénonce !) — « ce feu », objet, la chose là qui se passe... Cette simplicité, l'éclat unique de ce qui se produit d'instant en instant, lui parvient-il totalement alors qu'il a d'emblée privilégié son « je », déguisé de mots son expérience, et orienté son attention de manière à interpréter immédiatement la sensation ? Celle-ci est devenue perception : il y a eu fixation au sujet de l'expérience. Ne déplorons pas que l'observateur soit un centre physique séparé, qu'il se « confronte », à l'événement. Ce serait vain. Constatons, et chacun peut s'interroger pour cela, que cette complétude du phénomène, en tant que manifestation parfaite d'un instant d'existence, l'observateur l'a ignorée alors même qu'il était abordé par son image. A la sensation provenant de l'objet, l'observateur a réagi : l'image est supplantée par l'imagination et l'objet devient objet en même temps que le sujet s'affirme sujet. Qu'advierait-il si, malgré son éloignement, le fonctionnement immédiat du système perceptif, l'observateur choisissait une attitude plus neutre, plus réceptive, consentait même à une certaine vulnérabilité pour que la réalité tout entière de ce qui arrive le pénétre avec toute sa force, toute sa vie ; beauté ou laideur ? Ce qui arrive là, toujours, c'est le monde et c'est toi aussi...

La simplicité est comme l'éclat du diamant : on peut en parler par métaphore, on ne le mesure pas tel qu'il est. On ne photographie pas plus l'éclat du diamant, en tant que tel puisqu'on photographie toujours un objet, et non son apparition. Peut-être la simplicité n'existe-t-elle pas vraiment ? Elle est plutôt la révélation spontanée, immédiate, évanescence, de la plénitude de l'Être portée par l'image d'un quelconque paraître. Exactement comme l'éclat seul du diamant révèle son incomparable beauté. Le sujet de l'expérience, malgré son conditionnement à la riposte, à l'interprétation, malgré sa volonté pragmatique de nommer les choses, peut-il ne pas interposer entre lui-même et ce signe les remparts bâtis de sa peur et de son avidité ? Peut-il suspendre ce mouvement de défense, non pas celui qui serait légitime, de recul, devant un danger évident, mais ce frein mental actionné par le désir de tout classer dans les catégories du déjà-connu dévitalisé par le moi ? Malgré l'accumulation des mémoires, la passion imaginative, peut-il consentir à cette parenté primordiale qui

crée l'événement *avec*, en même temps que la sensation produite ? Peut-il vivre cette gemellité de l'expérience où le courant énergétique de la manifestation circule *simplement* entre deux pôles égaux ?

L'observateur, « je » outrancier et péremptoire qui s'arroge le pôle exclusif de la réalité, est constitutivement incapable de sentir la simplicité de ce qui arrive, toujours simplement oui, d'abord... Car la proclamation de l'empire de ce « je » — cet ego — équivaut à une perte de l'unité à l'intérieur même de la manifestation. Suspendre cette prévention, cette crispation égoïque, permettrait d'accéder à une richesse qui n'avait pas été vraiment perdue, mais oubliée à cause de ce regard détourné. Admettons que l'ego est un possible de la manifestation, mais c'est le plus bas degré de la liberté humaine. Me proclamant centre fixe de l'univers, je refuse mon consentement à l'Être, et je rêve « ma » contre-façon d'Être ! Le retour à l'harmonie originelle ne provoquerait-il pas cette vraie révolution qui nous ramènerait de l'humanisme à l'humain ? Ces propos, faut-il le rappeler, ne démontrent rien : ils sont un appel, une invitation. Comme si je touchais du coude un ami, *sans rien dire*, pour lui montrer cet arbre, qu'il le voie, qu'il laisse se développer cette conscience avant que se déclenchent les mécanismes de la pensée. Qu'il le voie sans empêcher que la Plénitude de l'Être, nue en cet arbre, ne le comble lui aussi, l'observateur. Regagnons, contre de vieilles tendances, une plus éminente dignité de conscience, de soi certes, mais de soi inclus dans un univers de relations porté par le même instant. L'Être-Soi resplendirait en sa simplicité : que le moi exclusif, paranoïque, lâche-prise !..

Regardez silencieusement ce qui est, sans mouvement d'appropriation, ni de rejet, sans dérobaie ni agressivité, permettez à cette unité fragile de vibrer à travers vous : engloutissez-vous dans cet océan. Peut-être alors une action nouvelle naîtra-t-elle de l'avènement d'une relation nouvelle. Il s'épanouira un contentement. Bien plus qu'un bonheur, une béatitude, une extase... Et certainement par une exceptionnelle félicité. Un contentement modeste mais ô combien radieux et fort. Sans rien pour entraver l'énergie torrentueuse de la Manifestation, ne se produirait-il pas ce « mariage chimique » qu'évoque la Tradition ? Je ne sais plus si je suis cela qui regarde ou ce qui est regardé. Qui est qui ? Cela est. Je suis à la fois dans mon sac de peau, et à l'extérieur... Je suis ce qui est, ce qui passe, et joue à l'autre et au même.

R. Oillet

BIBLIOGRAPHIE

DHIRAVAMSA (V. R). — La Voie du non-attachement. Pratique de la méditation profonde selon la tradition bouddhique. St-Jean de Braye, Editions Dangles, (1979) (Collection Horizons spirituels).

La méditation et ses techniques inspirent actuellement nombre d'ouvrages. Même en Occident l'homme en vient à s'interroger sur ce que pourrait lui apporter le silence mental et cette intimité, si difficile à réaliser, avec cet être intérieur que, dans le meilleur des cas, il sent vivre en lui.

L'Orient, que nous commençons à mieux connaître, a beaucoup à nous apprendre grâce à l'expérience séculaire acquise en particulier par le bouddhisme. L'ouvrage de Dhiravamsa a le grand mérite d'apporter beaucoup de clarté sur les principales formes de méditation et à en préconiser une qui, disons le tout de suite, nous est déjà familière.

C'est la méditation *vipassana* ou méditation intuitive qui fait l'objet du présent ouvrage. Une autre voie, la méditation *samatha*, très répandue sous son double aspect théorique et pratique parmi les fidèles de toutes les religions, correspond à la contemplation ou prière contemplative des chrétiens, au bakhti yoga, au pranamaya (contrôle de la respiration), au samadhi (état extatique), et à une quarantaine de pratiques bouddhistes. Il faut y joindre le mouvement appelé conscience de Krishna, la méditation « transcendantale » et les méthodes soufies.

Les adeptes de la méthode *samatha* semblent obéir à diverses « motivations » suivant le terme en faveur à l'heure actuelle. Suivant les cas, on recherche la tranquillité, les états extatiques ou... les pouvoirs. L'auteur se garde bien de critiquer ces techniques. Il en signale toutefois les éventuels dangers. La concentration qu'elles impliquent provoque le rétrécissement du champ de conscience et relève souvent du « cycle de la peur » ou du « cycle du désir ». Elle peut entraîner divers troubles psychosomatiques ou l'auto-hypnose.

À l'opposé, la méditation *vipassana* comporte l'acceptation de ce qui est — souffrance comprise — Elle pratique l'observation

passive, « hors de toute tentative de fuite, de répression, de suppression ou de désir de réussite ». Elle ne refuse pas la souffrance. La « liberté » qu'elle rend possible implique la solitude qu'elle accepte et l'aptitude à se séparer des mémoires et à mourir à soi-même psychologiquement.

Ecrit dans une langue très simple et très accessible par un moine d'origine thaïlandaise, maître de méditation aux Etats-Unis et en Angleterre et conseiller en psychologie, cet ouvrage est de nature à familiariser avec cette forme de méditation tous ceux qui comprennent enfin qu'elle n'offre pas de résultats spectaculaires mais qu'à la longue elle transforme profondément le chercheur qui la pratique avec sérieux dans sa vie quotidienne. Elle constitue pour ceux qui l'ont adoptée un utile rappel et un précieux approfondissement.

Et comment ne pas observer que cet enseignement rejoint le message de Krishnamurti et de Nisargadatta ?

P. S.

Véronique LOISELEUR : Anthologie de la Non-Dualité, présentée par A. Desjardins.

(avec une illustration remarquable sur la page de couverture), La Table Ronde (mars 1981).

Krishnamurti aurait dit que la Vérité ne devait pas être confondue avec un bouquet d'erreurs ou de mensonges. Ce qui n'empêche que nous le voyons ici en compagnie de Ste Thérèse de Lisieux, Hui-Neng, Ramakrishna, Rûmi et quelques autres, invoqués à la confection de cette anthologie de la Non-Dualité. L'auteur veut-il démontrer que toutes les voies mènent au But : lequel en fait ? Ste Thérèse de Lisieux, par son adoration d'un dieu crucifié, pouvait-elle toucher à cette Réalité dans laquelle un Ramakrishna prétendait s'être immergé définitivement ? Là réside le danger de toute anthologie qui veut collectionner trop de témoignages illustrant une seule et même vérité !

Pourtant la lecture de ces pages convainc et révèle une nouvelle fois cette Vérité qui est *au-delà* des simples voyances, des théologies dogmatiques, des églises pétrifiées. Tout individu, passionnément animé par l'esprit de Vérité ou d'Amour, peut

que et nous sommes
cette... s'abréver à la Source bouillonnante et y réaliser l'Expérience
libératrice. Oui, ce qui compte, ce n'est pas ce doigt désignant la
« lune », mais le but et tout le courage, l'énergie, la constance, la
folie (?) indispensables pour y parvenir. Les mots toujours in-
suffisants peuvent bien traduire *après coup*, si l'on peut dire, en
termes différents cette Expérience : V. Loiseleur nous montre
qu'elle est toujours la même, et dégage les grands thèmes *éga-
lement* illustrés par tous ces saints, ces sages de tous les temps :
l'Expérience est une expérience du réel quotidien où tout est ensei-
gnement, dans l'instant présent, au delà de bonheur ou souffran-
ce, à la fois par l'exercice permanent du discernement et par le
« miracle du oui ». Seuls importent cette totale sincérité, ce total
abandon du moi.

R. O.

C. TRUNGPA - H.G. GUENTHER, L'aube du Tantra, Dervy-
Livres, 1981.

L'intérêt de ce livre, traduit de l'américain, n'est pas de pro-
poser une nouvelle compréhension du Tantrisme tibétain. Il est
bien au-delà, dans la surprise qu'on éprouve à lire Trungpa : on
a le sentiment d'apprendre mieux, de sentir mieux, d'être vrai-
ment guidé sur le chemin par cet « ami spirituel » : c'est ainsi
qu'il se définit lui-même. Chogyam Trungpa nous avertit que le
bouddhisme *ne peut pas* être ajouté simplement à notre collec-
tion de savoirs, de colifichets « spiritualité ». On aborde le boud-
dhisme parce que l'on a éprouvé la misère, la souffrance ; que
l'on en recherche, de toutes ses forces, la racine ; que l'on se
sent prêt à couper cette racine. Et alors C. Trungpa nous entraî-
ne dans une fascinante aventure psychologique : à la découverte
de notre moi, de notre névrose initiale, de cette volonté de sépa-
rer, d'interpréter, d'agresser ce qui est : de cet ego surtout qui
peut se dissimuler sous *n'importe quel masque*.

C. Trungpa est, je crois, le seul à avoir dénoncé les tromperies
de ce qu'il appelle le « matérialisme spirituel » et qui est juste-
ment la panoplie de toutes les croyances religieuses et idéologies
où l'ego vient choisir ses armes et affûter la sempiternelle illu-
sion. C.T. décrit *tous* les processus constitutifs de l'ego : toutes
les ruses possibles... Il le fait avec un art — si la pédagogie est
un art — et avec cette lucidité infaillible, cette présence extraor-

dinairement légère qui est aussi ferme appui, avec une connaissance incroyablement avertie de la mentalité occidentale. Oui C.T. est un compagnon exceptionnel, un ami sûr, à la découverte de l'Un, au-delà de la souffrance.

R. O.

1. Indispensable aussi de lire : « Pratique de la voie tibétaine » Seuil, Sagesse. Un incomparable manuel de psychologie.

A. WATTS - OM, Méditations Créatrices, éd. RETZ, 1981

Avec un sous-titre en plus : Réflexions entre la vie et la mort, qui semble être une bévue de l'éditeur car A. Watts, avec cette intensité exceptionnelle de lucidité et d'intelligence métaphysique qui le caractérisait, avait compris mieux que quiconque la complémentarité fondamentale des phénomènes de vie et de mort... Les enseignements d'A. Watts, diffusés par de nombreux livres ¹, sont l'illustration parfaite de ce que peut être un bouddhisme zen occidental, non pas un bouddhisme zen d'importation avec position assise obligatoire, mais le développement d'une acuité vraiment transparente du regard — jusqu'à dissipation de *tous* les mirages — d'une infinie compassion qui irait bien au-delà de cette tolérance, dont nous sommes d'ailleurs bien incapables, et qui consisterait au mieux à supporter nos aversions ! Cette science de la Recherche, cette compréhension du Tout, s'agrémentant chez A. Watts d'une exceptionnelle qualité d'humour, et d'un génie didactique toujours surprenant. Dans ce livre : collection de passages extraits de conférences, et du premier chapitre : « moi-même, une erreur d'identité » au dernier « elle est noire » évoquant la source originelle et obscure, inconnaissable, de toutes choses, A. Watts donne un résumé éloquent de tous les enseignements de la Métaphysique traditionnelle, telle qu'elle est aussi une expérience, et une expérience personnelle. Et l'expérience que nous écrit A. Watts est toujours passionnante ² et possède cette vertu de nous rendre, sur le fil du rasoir, le sourire ! A. Watts manie l'épée de Prajna avec une dextérité tout occidentale mais impitoyable aux tyrannies de la confusion et de l'ignorance. A nous cependant de prendre le pas, à ses côtés !..

1. On trouve plusieurs livres de poche chez Denoël-Gonthier (Bibliothèque Méditations) dont le plus remarquable est « Le livre de la Sagesse : Savoir qui nous sommes ».
2. « Mémoires » A. Watts, Fayard, 1977.

R.O

Initiation à la Grammaire Copte

Sixième cours : les nombres dans l'EvTh

Dans cette leçon, nous allons relever les différents emplois des nombres dans l'EvTh. Les nombres les plus attestés sont **un** et **deux**. Ceci n'a rien de surprenant, puisque Jésus ne cesse de nous exhorter à passer de la dualité à l'unité.

I. LE NOMBRE 'UN'

1) Le nombre cardinal 'un' **ⲟⲩⲁ**

- 11.10 ètètèno èn-wa
vous étiez un
- 13.22 wa hèn ènchatchè
un des mots
- 22.9 (= 106.2) hotann ètètènchaèr psnaw wa
quand vous aurez fait le deux un
- 23.2 tinasètḡ tènè wa
je choisirai vous un
- 47.7 fnaèrtima èmp-wa
il honorera l'un
- 61.3 p-wa namou p-wa naònh
l'un mourra l'un (= l'autre) vivra
- 61.6 èbol hèn wa
issu de un
- 107.4 a-wa ènhétou sòrm
un d'entre eux disparut
- 107.6 afchinè ènsa pi -wa
il chercha après cet un
- 111.7 pètahè èrof waa-f (waa au lieu de wa parce que
celui qui découvre lui (étant) un suivi d'un suffixe)

2) 'Un seul' **ⲟⲩⲁ ⲟⲩⲱⲧ**

- 4.7 ènsèchôpè wa wôt
ils seront un seul
- 22.14 èmpi-wa wôt
cet un seul
- 23.4 èwo wa wôt
étant un seul
- 50.7 hitoot-f waat-f waat- au lieu de wôt parce que suivi d'un suffixe
par lui seul

3) Le nombre ordinal 'premier' **ⲟⲩⲟⲩⲧⲧ**

- 64.5 afbòk èmp-chorp
il alla au premier

II. LE NOMBRE CARDINAL 'DEUX' **CNAŸ**

1) A la différence des autres nombres simples, il se met toujours après le nom de la chose nombrée

- 47.3 hto **snaw**
chevaux **deux**
- 47.4 pitè **sèntè** (sèntè est le féminin de snaw)
arcs **deux**
- 47.6 tchoÿs **snaw**
maîtres **deux**

2) Les autres attestations

- 11.11 atètènrè **èmp-snaw**
vous fîtes le(s) **deux**
- 11.12 hotann ètètènachôpè **èn-snaw**
quand vous aurez été **deux**
- 16.9 **snaw** ètchènn chommt
deux contre trois
- 30.4 **snaw** è wa
deux ou un
- 34.3 chawhè **èmpè-snaw**
ils tombent le(s) **deux**
- 61.2 **snaw** naèmtonn
deux se reposeront
- 87.3 tpsuk'hé ètachè **ènnay èmp-snaw**
l'âme qui dépend de ces **deux**

III. DE TROIS A DIX

1) Trois **ŸOMT**

- 13.17 **chommt ènchatchè**
trois paroles
- 16.8 **chommt ètchènn snaw**
trois contre deux
- 30.2 **chommt ènnoutè**
trois dieux

2) Quatre : inexistant dans Ts, mais sert à former le nombre vingt-quatre

- 52.2 tchout aftè **èmp'rop'hétés**
vingt **quatre** prophètes

3) Cinq **ŸOŸ**

- 16.7 wèn tÿou nachôpè hèn wéÿ
cinq seront dans une maison
- 19.7 èn-tÿou ènchènn hèm paradïoss
cinq arbres dans le paradis

4) Six : inexistant dans Ts

- 5) Sept **ŸAWŸ**
4.3 sachèt ènhow
sept jours

6) **Huit** : inexistant dans Ts

7) **Neuf** : inexistant dans Ts, mais sert à former le nombre quatre-vingt-dix-neuf
107.5 afkô èmpstè -psitt
il laissa quatre-vingt-dix-neuf

8) **Dix** : inexistant dans Ts

IV. DE 'VINGT' A 'DIX MILLE'

1) **Vingt** : inexistant dans Ts, mais sert à former les nombres vingt-quatre et cent-vingt

a) **vingt-quatre** : **ΔΟΥΤ ΔΥΤΕ**
52.2 tchout aftè èmp'p'hétés (tchout forme contractée de tchwôt)
vingt quatre prophètes

b) **cent-vingt** : **ΥΕ ΔΟΥΤ**
9.15 chè tchwôt èçotè
cent vingt par mesure

2) **Soixante** **CE**

9.14 afi èn-sè èçotè
il vint soixante par mesure

3) **Quatre-vingt-dix** : inexistant dans Ts, mais sert à former le nombre quatre-vingt-dix-neuf

107.10 pstè -psitt
quatre-vingt-dix-neuf

4) **Cent** **ΥΕ**

107.3 èn-chè ènèçow
cent moutons

5) **Mille** **ΥΟ**

23.2 wa èbol hèn cho
un hors de mille

6) **Dix-mille** **TBA**

23.3 snaw èbol de tba
deux hors de dix-mille

Yves HAAS

POESIE

LE TEMOIN

Page blanche
vouée aux signes
de l'Inconnaissable
page vierge
vierge du déjà connu
qui reçoit le jamais dit
depuis toujours préparée
offerte à l'inédit
page immaculée
comme sommets enneigés
sans traces ni bavures
feuille simple sans pli ni repli
in-folio sans verso
feuille de présence
sans jeu de mots
sans direction
sans orientation
livrée à tous les possibles
sans mémoire
sans imagination
feuille de la transparence
disposée sans réserve
à ce qui demande à naître
sans défense contre l'invasion
sans protection contre l'intrusion
du déjà écrit
du déjà lu

risible contre-poids
au reflux du savoir
signe dérisoire
face à la marée noire
de la rumination mentale
consignée dans des livres sans nombre
néanmoins mesure de la démesure
miroir de la flamme fugitive
dans la forêt des arbres morts
récepteur coloré
arc-en-ciel du monde blanc
forme parmi les formes
de l'au-delà des formes
mouvance et repos de la lumière
empreinte fugace sur le chemin originel
signe par delà les signes
offert à la pratique du vide
signe physique
de la métaphysique

E.

